

Ils ont tous les défauts, mais ils savent jouer! *Les huit péchés capitaux (Éloges)*

Guylaine Massoutre

Number 86 (1), 1998

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/25626ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Massoutre, G. (1998). Review of [Ils ont tous les défauts, mais ils savent jouer! *Les huit péchés capitaux (Éloges)*]. *Jeu*, (86), 23–25.

Ils ont tous les défauts, mais ils savent jouer !

Les Huit Péchés capitaux (Éloges)

TEXTES DE MICHEL MARC BOUCHARD, NORMAND
 CANAC-MARQUIS, JEAN-FRANÇOIS CARON, RENÉ-DANIEL
 DUBOIS, LARRY TREMBLAY, MICHEL TREMBLAY ET LISE
 VAILLANCOURT. MISE EN SCÈNE DE RENÉ RICHARD CYR
 ET CLAUDE POISSANT, ASSISTÉS D'ALAIN ROY ; SCÉNOGRA-
 PHIE : JEAN BARD ; COSTUMES, COIFFURES ET MAQUILLA-
 GES : ANGELO BARSETTI ; ÉCLAIRAGES : CLAUDE ACCOLAS ;
 ENVIRONNEMENT SONORE : LARSEN LUPIN. AVEC SYLVIE
 DRAPEAU, ROGER LARUE, DOMINIQUE QUESNEL ET DENIS
 ROY. PRODUCTION DU THÉÂTRE PETIT À PETIT/PÀP 2,
 PRÉSENTÉE À L'ESPACE GO DU 11 NOVEMBRE
 AU 6 DÉCEMBRE 1997.

Les scènes sont brèves, le spectacle est conçu comme un
 ensemble de sketches qu'on pourrait facilement imaginer
 dans un café-théâtre. Les historiettes ressemblent à des nouvel-
 les, mais on est à l'Espace GO, dans un théâtre à texte co-
 mique, soutenu par des dialogues enlevés et par le décor chan-
 geant, polyvalent et multiforme que signe l'ingénieur Jean
 Bard. Les éclairages de Claude Accolas font merveille pour
 changer l'ambiance : ici un bar, là une cuisine, ici une chambre
 d'hôtel, là un parc. Il me faut dire tout le bien du travail
 d'Angelo Barsetti, concepteur des costumes et des coiffures : il
 a le don de faire surgir des poupées vivantes entre ses mains.
 Et que d'adresse dans la rapidité des substitutions et des change-
 ments de scène... Le travail d'équipe est ici très bien huilé.



Les Huit Péchés capitaux,
 Théâtre Petit à Petit/PàP 2,
 1997. Sur la photo :
 Dominique Quesnel, Sylvie
 Drapeau et Denis Roy.
 Photo : Yves Dubé.

Quatre interprètes bien dirigés, se coulant dans des peaux distinctes, se partagent les rôles. Insolent, ridicule, bébé ou déprimé, égoïste ou retors, chacun sait changer de rythme et de ton à volonté, selon son péché mignon. Impossible de choisir le meilleur, il y a tant d'imprévu : Sylvie Drapeau, Dominique Quesnel, Roger Larue et Denis Roy nous font partager un plaisir sans mélange, incarnant les vices dans des contextes à la mode. Même travestis, nous les reconnaissons, gourmandise, luxure, colère, envie, orgueil, avarice et paresse, ils nous font glousser et sourire. Ces quatre merveilleux acteurs nous transforment en complices d'un soir par leur jeu enlevé.



Une parole collective

Tout le monde sait que les vices et les vertus recèlent notre pouvoir sur autrui. Par eux, nous faisons le bien et le mal, sources de joies et de peines. Qui ne reconnaît pas ce petit bruit de scie que la conscience morale entretient, sous le couvert de nos choix ? Juste de quoi jeter le doute sur la belle humanité.

Allons-nous au théâtre pour un examen de conscience ? Y confortons-nous une morale bien pensante ? Où est le mal ? Voici l'occasion de serrer les rangs autour d'une farce irrévérencieuse et libertaire. Dans le programme, une page du catéchisme de 1944 ouvre la séance. À nos sourires de connivence, nous y retrouvons joyeusement le passé, tout en gardant nos distances. Certes, les pratiques éducatives ont changé, mais les interdits demeurent, souvent innommés et travestis. Le jeu les mettra au grand jour.

Sous forme d'éloges par antiphrase, sept auteurs jettent un regard amusé sur le monde actuel. La religion fournissait hier la norme d'une parole collective. Le Théâtre Petit à Petit/PàP 2 reprend aujourd'hui à son compte, sinon la pratique des vertus, du moins une stigmatisation élégante du mal.

La dimension culturelle du théâtre est ici particulièrement visible. Le Petit à Petit fête ses vingt ans en réaffirmant son lien au pays. Grâce au collectif d'auteurs, au duo à la mise en scène, aux quatre interprètes qui jouent tous les rôles, et avec ce rire qui secoue la salle, tel est le lien qui mérite l'éloge véritable.

Cette réussite arrive dans la foulée du *Petit Traité des grandes vertus* d'André Comte-Sponville, qui connaît un succès grand public depuis deux ans. Parce que la culpabilité marque l'Occident chrétien, cette inépuisable matière redevient à la mode, périodiquement. Et face à l'attrait indéniable que suscite le sujet, on ne peut douter que les vertus et les vices réveillent notre inconscient collectif. Nous demandons à cette parole théâtrale de porter nos penchants personnels, vices qui s'étalent au grand jour ou

Sylvie Drapeau et Roger Larue dans *les Huit Péchés capitaux*, Théâtre Petit à Petit/PàP 2, 1997.
Photo : Yves Dubé.

se nourrissent en secret. Que le spectacle nous fournisse, en outre, l'occasion de nous rassurer : nous rions des excès qui sont parfois les nôtres.

La comédie renforce alors le conformisme. Mais elle libère aussi la morale, sans lui ôter ses devoirs. Avant de faire un procès, ne faut-il pas l'instruire ? Or, le mal change souvent de peau ; il se coule subtilement dans nos habitudes : qui songe aujourd'hui à vilipender la gourmandise et à exorciser la paresse ? Loin de les blâmer, nous les entretenons derrière le paravent des fantasmes ou au nom de la différence, ou encore avec de savantes analyses. Mais ils s'emparent de nos impulsions, nous projetant dans un monde d'ombres et de pantins. L'écriture théâtrale bénéficie de cet espace libéré.

Les vices s'incarnent bel et bien dans des comportements reconnaissables, des gestes connus : ils prêtent à la mimésis et à la parodie. Fauteurs de désordre et de dérèglements, déclencheurs de tristesse ou de joie, révélateurs de notre animalité, agents des paroles excessives, toutes les situations qu'ils génèrent favorisent l'improvisation, la dramaturgie et le jeu. Pour le spectateur, le plaisir sensoriel propre à la scène offre une belle échappée aux discours de la morale et de la psychologie.

Un rythme d'enfer et un ton séduisant

Le péché est encore aujourd'hui une tare, soit laideur, soit faiblesse plus ou moins consentie par la collectivité. « Je suis laide comme un péché mortel », proclamait Pol Pelletier dans *la Lumière blanche*, en 1985. Dans la pièce, aucun des personnages n'en dirait autant. Pourtant, ce diable que Pol Pelletier cherchait à faire entendre a trouvé des porte-parole : les mots déboulent sur un rythme d'enfer. Précipitation infernale chez les gourmands de Michel Tremblay, débordement, abondance chez Lise Vaillancourt, cacophonie chez les coléreux de René-Daniel Dubois, l'excès bat son plein.

C'est avec aisance et fierté que les candidats aux supplices éternels déballetent leur marchandise. L'Anaïs de Jean-François Caron déploie un trésor de stratégies pour cacher son avarice, lui livrant en pâture la luxure en guise de nourriture. Car un vice peut en cacher un autre ! Pierre, chez Normand Canac-Marquis, se meurt d'envie. Il a trouvé son complice, ce Louis qu'il admire et sait surtout hâter son agonie : chacun a besoin de l'autre pour détruire ou pour se détruire. L'impayable Bob, le paresseux de Larry Tremblay, régresse à l'état de bébé arriéré. Cet adepte du bonheur parfait en trois leçons, ce pdg en couche-culotte, est un produit dérivé grotesque et particulièrement réussi de l'industrie des guides pratiques.

Avec Michel Marc Bouchard, l'orgueil prend un chemin subtil : le chantage au suicide. Rien n'arrête la sottise et l'entêtement qui, pourquoi pas, peuvent ajouter leur piment à une déprime sévère. Plaintifs ou risibles, froids ou attachants, nos petits pécheurs veulent un regard généreux sans payer de facture. « Le péché est humain, la joie est pour chacun », dit Denis Roy en guise d'épilogue. En effet, reconnaissant nos travers, nous avons pu jouir d'une merveilleuse complicité. Miroir étincelant de nos âmes saupoudrées de noirceur. **■**